

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 47

Artikel: Souvenirs d'autrefois : [suite]
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Conseil prenait une mesure si équitable, le pays des grands révisionnistes (Argovie), autrement dit la *Culturstaat*, rejetait une mesure analogue qui lui était présentée pour la seconde fois. On voit de quel côté se trouve le vrai progrès.

L'opposition, d'ailleurs, ne s'est pas attaquée au projet lui-même; comme en premier débat, elle s'est bornée à une demande d'ajournement. L'idée de soumettre les instituteurs à une confirmation n'a pas reparu; M. Mercier n'a rien dit; M. de Gingins, après avoir soutenu l'ajournement avec quelque vivacité, s'est abstenu dans le reste de la discussion. Nous croyons voir dans ces faits la preuve que l'augmentation du traitement des instituteurs a fini par être reconnue équitable et nécessaire, par ceux mêmes qui y étaient d'abord le plus hostiles. Les conséquences d'un rejet étaient, d'ailleurs, faciles à prévoir: Non-seulement la pénurie des instituteurs serait allée croissant, mais encore on aurait vu grandir le nombre, heureusement très minime, de ceux qui désirent l'intervention fédérale en matière d'instruction primaire. L'honorable colonel-divisionnaire a sans doute reconnu ce péril et compris qu'il fallait changer de tactique.

Après avoir suivi avec la plus vive sympathie cette question de l'amélioration de la position des instituteurs, il nous reste à espérer que la mesure qui vient d'être prise aura l'effet attendu, celui d'attirer les jeunes gens dans la carrière pédagogique. C'est une propagande que nous nous permettons de recommander à Messieurs les instituteurs.

Un des honorables maîtres de l'Ecole normale nous disait en sortant de la séance du Grand Conseil: « Maintenant, nous aurons des élèves! » Nous faisons des vœux pour qu'il en soit ainsi.



Souvenirs d'autrefois.

La révolution de décembre brisa l'ancienne vie lausannoise. La confiance n'y était plus. Les étudiants et les vieux papas du cercle de la Palud avaient formé une garde urbaine, armée de *Ziegenhainer* (bâtons) et de bonnes paroles, pour semer la conciliation et la modération dans les groupes, tandis que les feux brillaient sur nos monts. La Municipalité invita, par l'organe du crieur public, les bons citoyens à former une nouvelle garde urbaine, pendant les fêtes du nouvel-an. Les étudiants s'inscrivirent en masse, toutefois cette garde ne fut point mobilisée.

Tout était brisé. Les intelligences étaient égales, les citoyens étaient égaux, le terme de *Monsieur* devenait mauvais genre. D'autre part, la révolution avait réveillé une masse d'ambitions, dont quelques-unes étaient assez burlesques, témoin la pétition des cochers demandant que les bateaux à vapeur fussent proscrits par la nouvelle constitution; et le délégué des paysans habitant au-dessus de Lausanne, venant réclamer de la municipalité l'abolition des Anglais et des procureurs.

Mais un joujou, surtout, flattait nos gens, nous allions nommer une constituante avec le nouveau rouage du suffrage universel. L'ouvrier allait se trouver côte à côte avec le rentier, le propriétaire, le *Monsieur*, devant l'urne électorale. De son côté, la haute volée allait s'élever au-dessus du vulgaire, de toute la hauteur de sa science.

Notre professeur Rodieux avait aussi pris part au mouvement. Rodieux n'était d'habitude pas prodigue de paroles; il était du Pays d'Enhaut, race celtique, et de plus il était poitrinaire; mais chacun de ses arguments, prononcés avec un froid glacial, avait une profonde portée.

Tandis que, le 18 décembre, le tocsin sonnait en Saint-François, et qu'une formidable colonne de délégués de tous les coins du canton se formait sur Montbenon, pour monter au Château, Rodieux, toujours calme et impassible, vint seul d'entre tous les professeurs, donner sa leçon à l'Académie.

Quant à nous autres étudiants, nous n'y étions pas; nous prenions d'assaut le clocher de Saint-François, dont nous faisons sortir les tinteurs de cloches. Rodieux excusa notre absence, attendu que, selon notre idée, nous aurions rempli un devoir. Lui, professeur, était venu donner sa leçon, pour remplir le sien.

Le jour où les cours de l'Académie recommencèrent, il y eut un coup monté. M. Rodieux avait, à onze heures, une leçon en philosophie (2^e étage, droit au-dessus de l'escalier) et M. Monnard une leçon en belles-lettres (l'auditoire droit à côté). Les étudiants en philosophie attendaient, calmes, dans leurs bancs. Dès que M. Rodieux fut en chaire, les étudiants, sans dire un mot, sans faire de bruit, sortirent de l'auditoire, laissant le professeur absolument seul. Ils se joignirent aux autres étudiants formant espalier depuis la cour jusqu'à l'auditoire de belles-lettres. M. Monnard traversa entre ces deux rangées d'admirateurs qui l'accueillirent avec un enthousiasme d'autant plus frénétique qu'ils tenaient à vexer M. Rodieux en faisant cette ovation à M. Monnard. Celui-ci, satisfait sans doute, saisit la situation et nous invita à l'indulgence envers son collègue, ainsi qu'au respect des opinions. Avions-nous agi avec justice et logique, ou bien le méthodisme avait-il voulu humilier M. Rodieux. Je n'étais pas du secret, je ne saurais le dire.

Une coterie étrangère, sinon hostile au méthodisme et empreinte des vieilles idées, publiait les *Glanures d'un Vaudois*. Jean-Benjamin Leresche ne voulut pas rester en arrière de MM. du cercle de la Palud, il publia le *Père Jérôme*. Nos étudiants publièrent *Schweizerbart et Treuherz*. Pour un début, ce n'était pas si mal.

Des figures nouvelles paraissaient sur l'horizon. M. Gaulieur, M. Guinand, M. Gonzalve Petitpierre, qui jouèrent tous un certain rôle et furent appréciés. A plus petit bruit, on voyait entrer au café Morand, Ratazzi, Scovazi et même Mazzini.

Plus à l'écart, chez M. Lainé, en Malley, nous rencontrons la reine Hortense, la comtesse de Ségur, le prince de Rohan, la famille Jundzill, la famille Saint-Julien, Andryanne, puis M. Perdonnet et M. Rodieux cherchant un milieu plus affable et inspiré par l'urbanité française. M. Piccard, alors peintre en miniature, s'y rencontrait également. Une figure originale dans le groupe était M. Lamon, prieur du Grand-Saint-Bernard. L'hospice du Grand-Saint-Bernard envoyait, chaque année, le prieur faire une quête; il était logé, aux frais de l'Etat, à l'hospice cantonal. Comme, en 1829, notre société helvétique des sciences naturelles s'était réunie au Grand-Saint-Bernard, où l'on aurait lié connaissance. M. Lamon, homme instruit, fut donc invité un peu chez tous les savants. Il nous conta, en confidence, que le Saint-Siège avait pris en mauvaise part notre réunion scientifique au couvent, et qu'il avait envoyé aux pères, pour les ramener à de meilleurs sentiments, une statue de la Vierge qui, jusqu'ici, ajoutait M. Lamon avec un certain sourire, n'a point encore fait de miracle. M. Lamon racontait aussi que, dans leurs moments de loisir, les pères jouaient aux quilles sur le lac couvert d'une épaisse couche de glace. « Les soirs d'hiver, on jouait aux échecs, jeu auquel j'ai dû renoncer, disait-il, attendu que, rentré dans ma cellule, je continuais ma partie mentalement et tout en récitant mes oraisons, ce qui fut cause qu'un soir, au beau milieu d'un credo, je m'écriai d'un ton triomphal: « Échec au roi ! »

» Les pères allaient aussi quelquefois faire des fouilles dans les ruines du temple de Jupiter Penninus, à l'autre bout du lac du Saint-Bernard, sur territoire sarde, ce qui était périlleux, vu que la douane et la police y voyaient du mal, et que la Société d'histoire de Turin y voyait bien plus de mal encore. Du reste, ajoutait M. Lamon, les gabelous ne sont pas de grande force en matière d'esprit; une fois que je portais un baromètre pour mesurer des hauteurs, ils m'ont arrêté pour port illicite d'armes à feu; l'officier commandant du poste n'y a pas vu plus clair que ses employés, et il a fallu l'intervention du curé de la cité d'Aoste pour me faire restituer mon baromètre. »

Au bout d'un an nous apprîmes que M. Lamon avait embrassé la réforme et avait accepté une cure dans le canton de Berne.

J. Z.

(A suivre.)

Cein que ien a que bâivont et medzont.

Vo ne lo crairiâ pas ! passe onco po lo bâirè, mâ po lo medzi, bouh !

N'est pas dè l'édhie, ni dâo vin, que bâivont, c'est dè l'absinthe, que l'est onna rude bourtiâ, et crâidevo que l'est po la sâi : ouai ! c'est po sè bailli l'appétit, que diont, et lâi vont ti lè matins, dèvant dinâ. Lè tsaroppès ! se travaillivont, l'ein ariont prâo d'appétit; que vignont vâi on part dè dzo eimpougni l'èclliyi po dèrontrè on ètro et fèrè lè duè tsaudès, on vaira bin se ne ramassont pas la fan et se lâo faut onco l'absinthe. Et pi c'est dâo fameux

què cll'absinthe; cein est tot blliantse-nassu, qu'on djurèrâi dè la couète. Yen a dè la blliantse, de la verda, et pi onco d'n'a sorta que l'âi diont dè l'ikse. Adon quand volliont cein bâirè, l'ein mettont onna toumâ dein on verre et font colâ l'édhie à fi dessus du onna terrina ein fer bllianc verni, destra hiôta, mâ rein lardze, avoué tot pllien dè petits robinets ein loton, per iô l'edhie câolè quand on virè l'affère. Et cein baillè l'appétit, que diont : eh bin vâi ! Yè volliu ein bâirè l'autro dzo, et cein m'a fè veni tot étourlo, qu'avé einvia dè reindre et que n'é pas pu dinâ cein que vo farâi mau dein on ge; rotâvo tant, qu'é étâ d'obedzi dè m'étaidrè su la patoura tant qu'à l'hâora dè gouvernâ, po cein fèrè passâ. L'ikse est meillâo martsî què l'autra, ne cotè que 10 centimes.

Foudrâi lè z'ourè bragâ quand bâivont lâo z'absinthe ! Lè z'ons racontont dâi bambioulès, que font dâi recaffiâs à sè fèrè mau âo veintro; dâi z'autro liaisont lè papâi et font asseimblant dè fèrè dè la politiqua po fèrè einclairè âi benets que sariont tot bons po lo Grand Conset; yen a que racontont lâo parardès dè la né dèvant et que sè redipettont quand ien a ion que s'est rebattâ avau lè z'ègrâ; et enfin lè z'autro ne diont rein dâo tot.

Ora vo dèmando on pou se c'est onna via et se ne fariont pas bin mî, se n'ont rein d'ovradzo, d'allâ âidi à lâo fennès à pllioumâ dâi truffès et à attusi lo fû.

Mâ vaitsé z'ein onco onna bin pe forta : Pâodè-vo vo z'èmaginâ que ien a que medzont dâi z'etsergots po lâo soupâ ! Yavé bin ohu derè qu'on avâi z'âo z'u medzi dâo tsévau et mémameint dâo tsat, que ne su pas sù que sâi verè, mâ dâi z'etsergots ! cein est-te possibllio ? Eh bin n'est pas dâi dzanliès, on lo m'a djura; et n'est pas dâi z'etsergots qu'on fâ veni dâi payi iô lè z'affèrès sont meillâo què tsi no; na ! c'est dâi vretâblliès cornès-bibornès, qu'on tràovè lo long dâi terreaux, permi lè bossons, enfin iô ien a. T'agaffont cein avoué lè cornès et tot et ye croussont.... pouai ! et quand la bête est avau, ye fifont lo clliâ que restè âo fond dè la couquellhie; c'est dâo proupro ! Se n'aviont rien d'autro, on derâi onco, mâ clliâo dzeins ont portant lo moian dè se fèrè dè la bouna soupa âi ravès et dè medzi on bocon dè pan et dè tomma après, mâ l'âmont mî clliâ coffiâ, que cein fâ presque vergogne à la chrètièntâ. Lè truffès sont dza tant tsirès qu'on renasquè dè lè bailli âi caïons, et se lè dzeins sè mettont onco à medzi lè z'etsergots, ne faut pas ètrè ébahi se lo lard ne baissè pas.

UN AMOUR A TRAVERS CHANTS

II

Mais, quoiqu'il eût déjà beaucoup obtenu, Gérard n'était qu'à moitié satisfait.

Tout cela s'était passé le soir, et, en y réfléchissant, il se prenait à craindre d'avoir interprété trop selon ses désirs ces manifestations d'ombres chinoises. Il rêvait donc déjà de se les faire confirmer à la lumière moins trompeuse du soleil.